

pédans qui n'ont aucune idée de la société ni des ressorts qui la font mouvoir & fleurir, de prétendre à l'honneur d'élever des citoyens. Je demande que dans chaque ville & chaque canton, la jeunesse ait un lieu d'exercice où elle se rassemble à des heures marquées. Je desirerai avec les plus sages Législateurs de l'antiquité, qu'elle s'y forme à tout ce qui peut fortifier son tempérament & élever l'ame en écartant les voluptés & les délicatesses qui énervent le corps. Que les jeunes gens trouvent du plaisir & de la gloire à porter des fardeaux, à courir, à nager, à lutter, à lancer des pierres & des javelots. Tantôt qu'ils creusent une tranchée, & que tantôt ils la comblent. Qu'ils apprennent à braver toutes les intempéries des saisons & à ne rien craindre. Il faut commencer par s'accoutumer au mal-aise pour être heureux toute sa vie. Enfin, que les élèves de la République se familiarisent avec les armes qui doivent servir à la défense de la Patrie, & exécutent avec la plus grande précision toutes les évolutions militaires.

Si vous avez réglé de telle manière la discipline de ces champs de Mars, que les jeunes gens distribuent eux-mêmes les récompenses qui sont dûes au mérite; soyez convaincu que vous avez formé une école où l'amour de la gloire élèvera des héros. Ils s'instruiront journellement à la pratique de la justice, & l'émulation ne dégènera ni en envie ni en jalousie. Voulez-vous accoutumer la jeunesse à l'obéissance & à la subordination si nécessaires parmi les hommes, & lui apprendre en même-tems à commander? Divisez-la en turmes ou en compagnies, & que chacune ait ses chefs ou ses capitaines qu'elle aura choisis. Par cette méthode vous parviendrez même à vous faire des Magistrats qui gouverneront un jour la République sans arrogance & sans orgueil; parce qu'ils se seront accoutumés de bonne heure à commander sans caprice & sans hauteur des camarades qui ignoroient l'art de flatter le vice. Ce n'est ni un pédant ni un mercenaire qui doit présider à la police de ces jeux; cet honneur doit être la paisible récompense des Magistrats

qui ont veilli en servant utilement la Patrie, & qui l'aiment assez pour s'occuper de la génération suivante. Platon établit des banquets publics pour la jeunesse de la République, & il veut que la joie libre & naïve qui règne dans ces fêtes, prête assez de graces à la frugalité & à la tempérance, pour qu'on n'y songe point à la volupté. Cet établissement est très-sage; je voudrois que chaque turme ou chaque compagnie eût ses festins, & que son chef fût chargé lui-même d'élever une barrière entre les plaisirs & la licence. Les jeunes gens seront moins tentés de s'écarter de leurs devoirs, quand ils en seront avertis par un homme de leur âge. Ne craignez pas que celui-ci se néglige, il aura sans effort la vigilance & l'exactitude qui fatiguent souvent un vieux Magistrat. Il aimera à exercer son autorité sur ses pareils; & s'il s'étudie à ne leur pas déplaire, il craindra en même-tems les reproches de ses supérieurs.

La République n'est pas composée d'hommes seuls, & je vous avertis que vous n'avez rien fait si vous

négligez l'éducation des femmes. Il faut choisir ou d'en faire des hommes comme à Sparte, ou de les condamner à la retraite. Si vous ne leur donnez pas la force, le courage & l'élevation dont je parle, elles vous communiqueront toutes leurs foiblesses. Elles veulent dominer comme nous, mais par de petits moyens, la ruse, l'artifice, les larmes, les bouderies, la pitié & toutes les ressources inépuisables de la coquetterie. Il n'en faut pas davantage pour subjuguier le plus brave homme; & si nous sommes domptés, vous n'aurez qu'une République de femmelettes. Nous serons les esclaves de nos femmes, elles feront les tyrans de leur maison, & bientôt des Magistrats & des Loix. Elles feront un commerce de leur pudeur, & moins elles en auront, plus le commerce sera lucratif. Je vous désie de me citer un Etat où les femmes aient eu du pouvoir sans détruire les mœurs, les Loix & le Gouvernement. Elevez donc les jeunes filles à la modestie & à l'amour du travail. Formez leurs premières mœurs de façon qu'elles n'ambition-

nent point d'autre gloire que celle d'être d'excellentes mères de famille. Si elles sont oisives dans leur maison, la retraite leur paroîtra insupportable; & dès que la dissipation leur sera nécessaire, elles aimeront toute autre chose que leur mari & leurs enfans.

Quelque attention, Milord, que j'aie apportée pour faire de bons citoyens, ne croyez pas en être quitte à si bon marché. Je connois trop le pouvoir des passions dans une République où l'inégalité des fortunes & des conditions les échauffe & les irrite continuellement, pour ne pas vous parler encore de quelques établissemens que je crois indispensables. Platon, que j'aime à vous citer, croyoit que les Grecs pouvoient aisément abuser des qualités un peu rudes & sauvages que leur donnoit la Gymnastique; & c'est pour prévenir cet abus, qu'il vouloit tempérer par la musique la grossièreté ou l'espèce de brutalité qu'on ne contracte que trop souvent au milieu des exercices violens du champ de Mars. A son exemple, je voudrois éclairer l'esprit, & conduire périodiquement nos

jeunes citoyens dans des écoles où l'on formeroit leur raison; & c'est-là que sans être oisifs, ils se délasseroient utilement de leurs fatigues.

Que la base de ces études soit une saine morale, ou la connoissance des règles par lesquelles doit se conduire un être raisonnable qui ne peut être heureux qu'en obéissant à sa raison. Mais je vous prie de faire attention que si on ne présente pas à vos jeunes élèves des vérités simples, certaines & évidentes, les passions produiront bientôt des sophistes, qui, à force de subtiliser, répandront le doute sur tout, & corrompront les mœurs. Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous soit fait. C'est de cette vérité que part tout Législateur qui veut faire de sages Loix sur nos devoirs mutuels; & son premier soin est qu'elle soit gravée dans l'esprit de tous les citoyens. Toute la morale consiste à développer les conséquences de ce précepte dont l'observation nous rendra sensibles, humains, bienfaisans, & nous inspirera, par conséquent, une confiance réciproque. Que le Législateur ordonne

d'accoutumer les jeunes citoyens à juger du plus grand bien ou du plus grand mal d'une action, par le plus grand avantage ou le plus grand tort qui en résultera pour les autres. Avec le secours de cette mesure, nous apprendrons à donner à chaque vertu & à chaque vice la place qui lui appartient naturellement. A la tête de cette échelle morale se trouveront les vertus & les vices qui intéressent le corps entier de la société, & dans un rang inférieur ceux qui ne regardent que la vie privée & domestique. Il n'en faut pas davantage pour voir disparaître cette foule innombrable de préjugés qui a exercé, & qui exerce encore aujourd'hui un empire si cruel & si inutile sur le monde entier. Vos citoyens philosophes ne se tourmenteront point pour acquérir & pratiquer des vertus qui ne sont bonnes à rien; & qui ne sont estimées, que parce qu'elles sont bizarres, extraordinaires, peu conformes à notre nature, d'une pratique difficile, & contournée par la mode & l'habitude.

Le but de la société n'étant que de conserver à tous les hommes les droits

qu'ils tiennent des mains libérales de la nature, & le Législateur ne devant nous imposer que des devoirs qu'il nous importe à chacun de remplir; vous sentez aisément de quelle importance il est d'étudier le droit naturel que je pourrois appeller le droit de l'égalité entre les hommes. Sans cette étude, la morale qui n'a que des principes incertains, courra risque de s'égarer à chaque pas. Connoissez ce que la nature exige de nous, & vous verrez qu'il n'y a point, comme nous le croyons ordinairement, différentes morales pour le riche, pour le pauvre, pour le grand, pour le petit, pour le Magistrat, le Souverain & le simple citoyen; vous verrez que le père dans sa famille, le sénateur dans la République, & la République dans le monde entier, doivent avoir les mêmes principes de conduite. Enseignez à vos jeunes élèves l'Histoire de leur Nation, & celle des anciens & de vos voisins; mais j'en entends point que vous les occupiez de ces évènements obscurs que des pédans ont retirés de l'obscurité où ils devoient tomber & rester. Attachez-les à l'étude

des peuples les plus célèbres par leurs mœurs, leur prudence, leur courage & leur amour de la justice & de la Patrie. En étudiant leurs Loix, faites remarquer le bien & le mal qu'elles ont produits; & votre Législation se perfectionnera sans effort. Tous les peuples ont éprouvé des révolutions, & rien n'est plus nécessaire que d'en connoître les causes, si vous voulez prévoir d'avance les biens que vous pouvez espérer & les maux que vous devez craindre. Plus les jeunes citoyens acquerront de connoissances dans cette partie, plus ils détesteront cette politique ruineuse qui croit qu'il est utile d'être injuste, fourbe, dissimulé & méchant. Ils se convaincront, par l'expérience de tous les tems, que les passions, telles que l'avarice & l'ambition, ne donnent qu'une prospérité passagère; que la vertu seule a fait fleurir les sociétés, & que le vice seul les a ruinées. Ils apprendront à mépriser ce que l'Europe estime; & s'ils ne possèdent pas encore toutes les vérités, ils seront du moins dégagés d'une foule innombrable d'erreurs.

L'éducation doit nous disposer à

aimer le Gouvernement auquel nous devons obéir, mais craignez d'inspirer un amour aveugle & superstitieux qui nous empêcheroit de voir les vices de nos Loix & d'en desirer de meilleures. Que voulez-vous qu'on espère d'un peuple qui éprouve tous les jours les inconvéniens de sa constitution, & qui cependant est toujours persuadé qu'il obéit au plus sage Gouvernement? Il nous importe, à nous autres Suédois, de connoître les défauts de nos Loix; & permettez-moi de vous le dire, Milord, c'est l'admiration que vous avez pour votre forme de Gouvernement, qui ne vous a pas permis de profiter des occasions fréquentes que vous avez eues de la corriger, & qui perpétue les maux dont vous vous plaignez. Il n'appartient qu'au Législateur, dont toutes les vues sont conformes à celles de la nature, de prendre les mesures les plus efficaces pour fixer les principes de son administration. Tenter cette entreprise, y réussir même, s'il étoit possible, quand les principes du Gouvernement sont encore vicieux, ce seroit attacher les citoyens à leurs vices & à leurs

erreurs, & sous l'apparence d'un grand bien, produire un grand mal.

Pour me faire entendre, Milord, il faut se rappeler que toute société qui n'est pas parvenue au plus haut degré de perfection, c'est-à-dire, qui n'a pas encore établi la plus parfaite égalité entre les citoyens, ou du moins entre leurs différentes classes, éprouve nécessairement mille agitations qui troublent l'harmonie de ses parties & doit être tôt ou tard la victime des vices de son administration. Si, dans cette situation fâcheuse, la République n'est pas instruite de ce qui lui manque; si les citoyens ignorent ce qu'ils doivent désirer, n'en doutez pas, on se conduira au hasard, les vices de l'Etat deviendront de jour en jour plus considérables, & causeront enfin sa ruine. Rappelez-vous ce que tant de peuples anciens & modernes ont éprouvé dans de pareilles circonstances. Les citoyens se sont servis des vices du Gouvernement pour avancer leur fortune particulière, & tandis que les Loix perdoient insensiblement leur autorité, les Magistrats abusoient de leur pouvoir, & la République

est devenue la proie du despotisme ou de l'anarchie.

Voulez-vous persévérer dans votre état de perfection après y être parvenu, ou vous mettre à portée de vous en approcher chaque jour davantage? Que les Loix de l'éducation établissent l'égalité la plus entière entre les enfans. Accoutumez-les à l'aimer. Quand ils seront bien persuadés que la nature n'a point fait des nobles & des roturiers, des riches & des pauvres; quand ils auront contracté de bonne heure l'habitude de ne s'estimer & de ne se considérer que par leurs qualités personnelles, foyez sûr que dans la suite, s'il vivent sous les Loix de la Démocratie, ils seront moins tentés de créer un Ordre de Patriciens & un Ordre de Plébéyens. S'ils vivent sous un Gouvernement moins sage, les grands & les riches ne pensant point que tout doit leur appartenir, seront moins attachés à leurs distractions; & la réforme de la République sera par conséquent plus aisée. Moins le premier Ordre des citoyens sera avare, orgueilleux & insolent, plus le peuple sans haine, & presque sans envie

164 DE LA LÉGISLATION,  
& sans jalousie, sera disposé à se tenir  
sans murmurer dans la place où la  
fortune l'aura mis. Quand il s'agira  
de réformer quelque Loi, & de se  
rapprocher encore davantage de l'éga-  
lité, ce ne sera point tumultuairement  
& en formant des conjurations, des  
cabales & des partis. Je voudrois que  
les grands eussent appris, dans leur édu-  
cation, qu'ils ne peuvent rien perdre  
à se faire aimer, & à rendre confi-  
dérables ceux qui leur sont inférieurs.  
Je voudrois que ceux-ci fussent con-  
vaincus qu'il leur fuffit d'avoir des  
vertus & des talens pour être sûrs de  
l'estime & de la considération du  
public.

---

## CHAPITRE II.

*De la nécessité de reconnoître un Être su-  
prême. Des maux que produit l'Athéisme.  
Des Loix qu'on doit lui opposer.*

JE comprends à merveille votre pen-  
sée, dit Milord, je vois que toute  
votre éducation tend à donner de bon-  
nes mœurs aux citoyens; & je sens

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. IV. 165  
que ces bonnes mœurs sont des guides  
également nécessaires pour empêcher  
que la République ne s'égare, si elle  
est dans le bon chemin, ou pour l'y  
amener si elle le cherche encore.  
Je n'en doute pas, des hommes élevés  
suivant vos maximes, feroient sou-  
vent de ces actions grandes & subli-  
mes que le Législateur auroit tort de  
nous prescrire. Que les Loix ordon-  
nent de faire ce que firent les deux  
Décus & Horatius Coclès, & je ne  
fais si on y obéira. Mais formez une  
seconde République Romaine, &  
bientôt des héros se dévoueront pour  
le salut de la Patrie, ou s'opposeront  
seuls à l'effort d'une armée entière.  
L'objet que vous vous proposez dans  
votre éducation, c'est que chaque  
citoyen devienne pour lui-même un  
Magistrat plus sévère que celui que  
les Loix établissent; & je conviens  
que si nous ne sommes toute notre  
vie que de grands enfans que le Gou-  
vernement soit obligé de tenir, pour  
ainsi dire, à la lisière pour nous em-  
pêcher de tomber, nous n'aurons  
qu'une République mal affermie. Mais  
vous flattez-vous, poursuit Milord,